



1936, Aub du peuple

Critique

Guernica. Max Aub vécut la guerre d'Espagne de bout en bout et la restitua par le biais du réalisme engagé dans son cycle, le Labyrinthe magique.

[Réagir](#)

Par **PHILIPPE LANÇON**



Max Aub **Le Labyrinthe magique** **Campo Cerrado** (t. 1), **Campo Abierto** (t. 2) Traduit de l'espagnol par Claude de Frayssinet. Les Fondateurs de Brique, 239 pp. et 429 pp. 20 euros et 25 euros.

Les grands romans de la guerre d'Espagne sont rares et on y parle trop. Une espérance populaire circule. Chacun fait son destin, dans l'héroïsme ou la médiocrité. La parole devient la folle du logis renversé. Elle se libère, s'égare, se propage. Elle n'a plus ni lieu, ni maître, ou les a tous : elle se vit. Puis les conflits la fixent, l'incompétence règne, les maîtres reviennent et leurs tueurs éliminent l'espérance avec ceux qui la portent.

En 1939, un écrivain et homme de théâtre nommé Max Aub, exilé en France depuis la défaite républicaine, écrit le premier livre d'une série de six : *Campo Cerrado*. La vie d'un adolescent de Valence, devenu apprenti chez un bijoutier de Barcelone, sert de fil rouge à l'évocation de la réaction au soulèvement franquiste, dans la deuxième ville d'Espagne, le 18 juillet 1936. Il s'achève par un appel des morts. Une foule de personnages parlent sans fin de ce qu'ils vivent, pensent, veulent. Certains reviennent au premier ou au dernier plan dans le deuxième livre, *Campo Abierto*, qui finit par le siège de Madrid la même année.

Les deux premiers livres du cycle sont ceux où, malgré la mort, l'espérance agit. Les discussions qu'on lit ne mènent à rien, mais font rêver : quelque chose s'est joué par les mots et les corps, en Espagne, de la conscience collective et de la liberté. On l'a perdu, Aub veut le restituer. Il l'explique, en 1959, aux *Lettres Nouvelles* : «*Mes romans sont des chroniques. J'ai voulu laisser un témoignage de ce qu'a été notre guerre. J'ai voulu faire, en espagnol ce qu'ont fait dans leur langue Hemingway, Dos Passos, Malraux.*» Il a participé avec le dernier, juste avant la défaite, au film tiré de *l'Espoir* : *Sierra de Teruel*. «*C'est au fond, dira-t-il, un*

film de rescapés.» Un jour, ils tournent une scène sur la colline de Montjuich. Au loin, on voit les feux franquistes. Malraux lui dit : «*Regarde ! Les Perses !*»

Festival. Pour restituer cette guerre, Aub ne voit qu'une seule manière : le réalisme engagé. Ce souci ne le quittera plus. En 1945, il déclare : «*La Voragine, les Raisins de la Colère, les Voyageurs de l'Impériale, l'Espoir ont quelque chose de vivant, de journalistique, d'humain, de personnel, de quotidien. Ils se sont rapprochés du monde non pas pour le décrire, mais pour le comprendre et émettre un jugement. C'est la différence fondamentale avec le vieux naturalisme.*» En 1972, un mois avant sa mort, il écrit à un ami : «*Tu as vu le résultat du festival de Cannes ? C'est le triomphe du réalisme italien. On a choisi Fellini Roma, l'Affaire Mattéi, La classe ouvrière va au paradis. Le réalisme intentionnel et critique s'est imposé aux autres procédés, peut-être parce qu'il est plus qu'un simple procédé. C'est ce que j'ai toujours voulu faire, dans mes romans, et tu vois que ce n'est pas aussi passé de mode que certains l'imaginent.*»

L'ensemble des six livres s'intitule *le Labyrinthe magique*. Il est enfin traduit : les deux premiers livres aujourd'hui, les autres en 2010 et 2011. Le tout est écrit par un homme qui a vécu la guerre civile de bout en bout, en homme de culture, et qui en a subi toutes les conséquences - sauf la mort. On suit donc la vie quotidienne d'un peuple au combat. Des étudiants, des ouvriers, des paysans, des anarchistes, des communistes, des socialistes, des mercenaires, une troupe de théâtre, des écrivains, réels ou non, des hommes politiques républicains reconnaissables sous leurs pseudonymes, des traîtres, des lâches, des héros, des gamins qui meurent stupidement, des miliciens franquistes qui ne le restent pas forcément. Certains personnages apparaissent sous d'autres noms dans *l'Espoir*, dans *Pour qui sonne le glas*. Ainsi, le correspondant à Barcelone de la *Pravda*. Aub pense vingt ans plus tard que «*l'Espagne était en retard de plus d'un siècle*», que «*les seuls qui avaient le goût de la République étaient les intellectuels.*» Mais «*tous étaient des théoriciens, des professeurs, et non des révolutionnaires*». C'est ce qu'on lit.

Imbécillité tragique. Il est aussi écrivain de théâtre et, plus tard, de cinéma (il sera membre du jury, à Cannes, en 1965). De gros plans secs innervent son œuvre. Aub passe d'un lieu et d'un homme à l'autre, très vite, sans se soucier d'introduction, de liaison, du fil narratif. *Le Labyrinthe magique* est un retable allant du sol au plafond : polyptyque composé de niches où apparaissent, avec ou sans rapport entre elles, des tas d'histoires. C'est le retable moderne de la guerre d'Espagne. L'unanimité de Jules Romains, qu'Aub a connu en 1926 à Valence, l'a influencé : on retrouve cette part d'humanisme édifiant, parfois didactique, qui essaie, en l'expliquant, de sauver l'homme malgré lui. Techniquement, c'est de *Jean Barois*, de Roger Martin du Gard, que l'œuvre se rapproche : descriptions brèves, didascalies, puis dialogues, sans qu'on sache ici forcément qui parle. La rapidité sèche convient à Aub : c'est d'abord un grand nouvelliste de la violence, de la trahison, de l'absurde (on ne peut malheureusement lire, en français, que *le Zopilote et autres contes mexicains*, chez le même éditeur). Le meilleur du *Labyrinthe* ressemble donc à ses nouvelles. La peur, la mort ou l'attente coupent le récit, comme grenades au coin de la rue : l'absurde n'exige ni leçon ni psychologie. Ce sens de l'imbécillité tragique sera poussé à bout, en 1956, dans *Crimes exemplaires*. Aub écrit, sans commentaire et comme si c'était vrai, la parole d'assassins exposant les raisons de leurs crimes : «*Je l'ai tué parce qu'au lieu de manger il ruminait*» ; «*Je l'ai tué parce que j'étais sûr que personne ne me voyait*».

Quand il écrit *Campo Cerrado*, Aub a 36 ans. La guerre est perdue. «Campo» signifie champ d'agriculture, de bataille ou de vision, terrain, mais aussi camp de détention ou d'internement.

Aub est bientôt interné, deux fois, dans celui de Vernet - on l'a dénoncé comme communiste, comme juif. Ensuite, il fait un bref séjour dans une prison niçoise. Son journal à cette date, 2 juin 1941, renseigne sur ses relations : *«Après avoir vu Malraux pour savoir comment lutter contre les agents vichystes infiltrés dans la résistance espagnole, et comment cacher un char (je n'invente rien), j'ai déjeuné avec Gide, à Cabris, puis pris le thé avec Matisse, à Cimiez, avant qu'Aragon [qui vient de rencontrer Matisse, ndlr] ne me lise ses premiers vers patriotiques. On m'a arrêté à 5 heures du matin.»*

Plus tard, on l'envoie dans le camp de Djelfa (300 kms au sud d'Alger), un lieu disciplinaire où l'on construit la voie transsaharienne. Il voit mourir de vieux républicains, du typhus ou du cœur. Il n'a que deux livres : les poésies de Quevedo, écrivain que les prisons du Siècle d'Or ont détruit, et un dictionnaire. Sa femme et ses trois filles sont reparties en Espagne : il ne les reverra qu'en 1946, au Mexique. Son *Journal de Djelfa* (1) est composé de poèmes coléreux et désespérés : *«Ça y est tu pues, Julien Castille.../ Raide définitivement,/ C'est à quatre qu'on t'a sorti / Et sur un triste char à bancs/ Peinturluré de vingt étoiles.»* L'écrivain en exil est un clown triste qui combine trois tons. Ses contes et ses vies imaginaires sont pleins d'ironie, de fantaisie. Ses nouvelles sont sobres, sombres, réalistes. L'amertume donne le ton de ses écrits intimes. Aub se méfie des hommes : imagination, faiblesse, oubli. La vie n'est pas un acte du cœur.

Le fait d'être né à Paris en 1903 ne lui a donné en France aucun privilège : Vichy voit en lui le «rouge», le métèque. Son père, un Allemand, y représentait une société. En 1914, la guerre le surprend tandis qu'il voyage en Espagne : il ne peut rentrer, sa famille le rejoint à Valence. Aub a 12 ans et apprend l'espagnol en quelques mois. Puis il voyage à travers l'Espagne, avec son père, comme représentant en bijouterie. Il travaille également en Allemagne. Il veut être romancier, et d'abord connaître le monde plutôt que la faculté.

En 1924, à la résidence universitaire de Madrid, il rencontre ceux qui vont former la «génération de 1927», la sienne : Garcia Lorca, Rafael Alberti, Jorge Guillen, Luis Bunuel, Salvador Dali. *«Dans le petit cénacle, écrit l'hispaniste Claude Couffon dans les Lettres Nouvelles, il représentait l'humour, la fantaisie, le goût du théâtre, l'esprit d'entreprise, et peut-être l'attitude la plus surréaliste, lui qui rejetait pourtant, théoriquement, le surréalisme.»* Il écrit dans des revues importantes, publie ses premiers livres. Cette période madrilène sera décrite, à la fin de sa vie, dans *la Rue de Valverde*.

Le Prado. L'invention d'une vie, *Luis Alvarez Petrena*, le fait rompre en 1934 avec l'esprit des avant-gardes : le temps du réalisme est venu, que la guerre va rendre indispensable. En 1937, Aub est attaché culturel à l'ambassade républicaine en France. C'est lui qui commande à Picasso, pour l'exposition internationale de Paris, le tableau *Guernica*. C'est lui qui le présente. De retour en Espagne, il devient secrétaire général du Conseil national du théâtre. Il écrira des pièces jusqu'à la fin de sa vie. Il participe aussi à l'évacuation (pour les protéger des bombardements) des œuvres du Prado. Une scène de *Campo Abierto* décrit le musée vidé : *«Les murs conservaient les marques des tableaux décrochés, rectangles légèrement plus clairs que les ocres et que les verts, comme s'il s'agissait de fenêtres aveugles, ou de niches, d'énormes enterrements.»*

Viennent l'exil et les camps. Le consul général du Mexique parvient à l'extraire de celui de Djelfa. Aub rejoint Casablanca, comme dans le film avec Bogart. En septembre 1942, des amis mexicains, aidés par un policier gaulliste, l'aident à monter sur un bateau à destination de Vera Cruz. Il s'installe au Mexique, où il va longtemps vivre en écrivant des scénarios. Le

sixième livre du *Labyrinthe magique, Campo de los Almendros* (Campo des amandiers), est achevé là-bas en 1968. Aub meurt quatre ans plus tard, après avoir fini un recueil de conversations avec Luis Bunuel. Il avait collaboré à *Los Olvidados* sans être crédité. Il y a du fantôme en lui. Son journal est plein de réminiscences. Un jour, en 1950, il a un étrange «monologue» avec Garcia Lorca et Miguel Hernandez, deux poètes que les franquistes ont tués. Il leur dit : «*Les voyages fertilisent, c'est sûr... Mais à condition de revenir à sa propre terre, de temps à autre, où alors on finit par être étranger partout. On est comme on est, comme on s'est fait, comme nous ont faits la langue et l'oreille.*»

Vie imaginaire. Max Aub a été français, puis espagnol, puis mexicain. Mais il est, avant tout, exilé. Son identité passe par les masques : la vie, toujours ailleurs, est une chose trop triste, trop fuyante, pour être dévoilée. Il invente des êtres, des auteurs fictifs, qui lui permettent de se révéler, toujours par l'absurde. En 1961, il publie la biographie d'un peintre catalan qui aurait été ami de Picasso, Josep Torres Campalans. Elle s'ouvre sur une tête nègre très picassienne, signée Campalans, et datée de Saint-Benoît-sur-Loire (où vécut Max Jacob, l'ami de Picasso, qui ressemble à la tête). Le livre entier est illustré par des tableaux du peintre. Aub les a naturellement peints lui-même : les styles des quarante dernières années défilent en parodie. En 1986, cette vie imaginaire en inspirera une autre, celle qu'invente Antonio Muñoz Molina dans *Beatus Ille*. Pourquoi cette invention ? «*J'ai été frappé, explique Aub en 1959, par la multiplication des monographies prétentieuses consacrées à des peintres contemporains, qu'ils soient grands ou obscurs. J'ai voulu écrire à mon tour l'histoire d'un peintre mi-anarchiste, mi-catholique qui, à la fin de la première guerre mondiale, quitte l'Europe pour le Mexique.*»

Dans son *Anthologie traduite* (1964), Aub recense des poètes apocryphes dont il traduit les vers. Il y a des Juifs persécutés par l'Inquisition ou convertis, des exilés et suicidés de toutes sortes. La fausse érudition, aussi burlesque que précise, rappelle l'humour de Borges. Elle inspirera les écrivains fascistes imaginaires de *la Littérature nazie en Amérique*, de Roberto Bolaño.

Aub retourne en Espagne en 1969. Le voyage le rend amer : grisaille franquiste, vulgarité de l'oubli. Il en tire un journal, *la Gallina ciega* (la Poule aveugle). Allusion à un tableau de Goya où deux paysans, enterrés à mi-corps, se battent à coups de bâton jusqu'à ce que l'un tue l'autre. Les citations en exergue donnent le ton du livre. L'une est du poète Jorge Guillen : «*Les ténèbres finissent en ténèbres qui ne finissent pas.*» L'autre est de Luis Bunuel : «*J'ai une attraction fatale pour l'Espagne.*»

Le journal de Max Aub s'achève le 19 juillet 1972, trois jours avant sa mort, sur une conversation avec un vieil ami, qui a jadis lâché des noms aux franquistes après torture. Trente ans après, il se justifie encore : «*Et ils ont amené ma femme, enceinte de sept mois. Ils l'ont dénudée. Ils l'ont mise à terre devant moi et ils m'ont dit : si tu ne parles pas, on la tabasse jusqu'à ce qu'elle crève.*» Il parle et passe dix-sept ans en prison, où il écrit des vers. Aub lui répond : «*Tu comprendras que, quelles que soient les raisons, trois compagnons sont morts à cause de toi.*» Puis il lui rappelle qu'un autre ami commun, derniers mots du journal et de l'écrivain, a su la fermer.

(1) Editions Mare Nostrum (traduit et annoté avec grand soin par Bernard Sicot)